

Gabriel Ringlet
et
Corinne Van Oost

DEMANDE D'EUTHANASIE
ET
DÉMARCHE SPIRITUELLE

Un chemin possible ?

2^{ème} Congrès international francophone
des soins palliatifs

Montréal, dimanche 5 mai 2013

I. CORINNE VAN OOST PRÉSENTE L'HISTOIRE DE SUZANNE

II. GABRIEL RINGLET ENCHAÎNE

De fait, le médecin généraliste prend contact avec moi car il pense que le débat vient de s'élargir. Qu'il faut absolument creuser avec elle la question du sens. Mais il ajoute, je cite : « le terrain est délicat. Vous saurez l'écouter par l'intérieur, sans l'enfermer, sans la blesser par des jugements, quelles que soient les qualités des références ».

Avant de poursuivre avec Suzanne, je vous donne ma définition de la démarche spirituelle. Je l'emprunte à Francine Carrillo, pasteur à Genève.

« La vie spirituelle, dit-elle, c'est rester vivant pour plus large que soi ».

Comment rester vivant pour plus large que soi, jusqu'à la fin, y compris dans une situation d'euthanasie ?

Je reçois donc Suzanne longuement.

Elle me raconte toute son histoire.

Elle me parle de sa foi, très classique, pour ne pas dire traditionnelle.

Elle me parle de sa tentative de suicide.

Elle me parle longuement de sa culpabilité.

Et au terme de deux heures de rencontre, elle me dit, les larmes aux yeux : « Je souhaite l'euthanasie. Pouvez-vous me comprendre ? »

J'essaie de la décentrer de cette culpabilité qui la ronge en lui proposant d'encore un peu poursuivre le chemin, qu'on prenne le temps de se revoir et même de célébrer, si elle le souhaite, *cela* qu'elle est en train de traverser.

Elle accepte, reconnaissante et quelques semaines plus tard, elle revient avec une de ses filles.

Nous parlons encore et puis, comme convenu, je lui propose un moment de célébration à trois.

J'ai eu bien soin de choisir des textes et des musiques de grande sérénité. Et de porter avec elle, en toute clarté, le questionnement qu'elle m'a confié. Ce n'est pas une célébration fuite, enrobante et donc mensongère. C'est le contraire. Nous plongeons au cœur de ses interrogations.

Vous devinez que cette 1/2h sera très intense, pour la mère, pour la fille, et pour moi, bien entendu. Que je me trouve devant une Suzanne à la fois heureuse et déchirée qui va dire très explicitement sa déchirure à travers ses larmes. « J'ai vu ma maman mourir de la même maladie quand j'étais petite fille, dans des conditions atroces. Je ne veux pas que mes enfants et petits-enfants vivent la même chose. »

La suite prendra encore un bon bout de temps.

Et les semaines qui vont s'écouler entre cette liturgie et sa mort par euthanasie sont des semaines de réel approfondissement relationnel et spirituel.

Il n'empêche que chacun, la patiente, sa famille, l'équipe soignante, chacun est là avec la totalité de son existence. Le médecin n'est pas là qu'avec sa technicité, le parent n'est pas là qu'avec son affectivité, le représentant de la religion ou de la laïcité n'est pas là qu'avec sa philosophie.

Chacun est là totalement. A commencer par le patient.

Comme l'a bien montré Tanguy Châtel, la souffrance n'est pas que physique (j'ai mal), que psychologique (on va se quitter), que sociale (je ne sers plus à rien), qu'existentielle (pourquoi moi ?).

La souffrance est transversale, globale. L'être souffrant connaît une souffrance « d'arrière-fond » disait le docteur Richard et qu'on peut appeler « souffrance spirituelle ».

Autrement dit, pour utiliser une expression de Dominique Jacquemin, il ne faut « surtout pas parcelliser le sujet souffrant ». La souffrance corporelle est aussi une souffrance émotionnelle et une souffrance spirituelle.

Cette souffrance transversale, cette interrogation spirituelle globale ne mérite-t-elle pas un accompagnement rituel ?

Autrement dit, la démarche spirituelle dont nous parlons s'arrête-t-elle à la prise de décision ? Ou conduit-on la démarche spirituelle jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à sa dimension célébrationnelle ?

Avant de répondre à la question, juste quelques mots sur ce que signifie célébrer.

Célébrer dans l'existence, c'est fondamental.

Célébrer, ce n'est pas réservé à la religion.

Célébrer, c'est donner à l'humanité plus d'humanité.

Célébrer, c'est soulever la vie ordinaire, c'est la porter plus loin, plus haut, lui donner une dimension plus large.

Célébrer, pour reprendre les mots de Rainer Maria Rilke, c'est, avec de « l'ici » faire de « l'au-delà ».

Peut-on, avec l'ici de l'euthanasie faire de l'au-delà ?

Pour ouvrir ma réponse, je voudrais m'appuyer sur la réflexion d'un grand moine québécois, dom Armand Veilleux, aujourd'hui abbé de Chimay, et qui parle de la nécessité d'élaborer « une spiritualité de l'impasse ».

L'éthique, comme la spiritualité, c'est aussi d'accepter les limites.

Je veux dire ici une chose toute simple : on ne célèbre pas que la réussite dans la vie. On est appelé à célébrer la limite quelquefois, à célébrer l'impasse. Je dirais même que c'est surtout dans cette complexité-là, face au mur peut-être, qu'il faut oser une parole à la hauteur de ce qui se joue. Et que cette parole, je la trouve éminemment spirituelle, et même dans ma perspective à moi, évangélique.

Mais je m'empresse d'ajouter que cette célébration peut être tout à fait laïque au sens philosophique du terme. Et qu'elle peut prendre plus ou moins d'ampleur selon le souhait des personnes concernées.

Ce qui compte, me semble-t-il, c'est qu'au moment où quelqu'un va nous quitter – y compris volontairement – on veille à mettre le plus possible tous ses sens en éveil afin qu'il s'en aille le plus vivant possible. Et le plus humainement.

J'ajoute que tous les acteurs peuvent être encouragés par ce contexte rituel : le patient, oui, mais le parent aussi, le soignant, tant il est vrai qu'à mes yeux, et autant que possible, il me paraît bon de mourir en relation.

Un tout dernier mot.

L'acte d'euthanasie est et restera toujours une souffrance.

Je sais que, pour le patient, il peut être une délivrance ; mais je l'ai dit, cet acte n'engage pas que le patient.

C'est un acte relié. Un acte grave, difficile.

C'est un acte de transgression.

Et qui prend une énergie folle me disait un médecin qui s'y trouve confronté régulièrement.

Raison de plus, à mon sens, pour l'inscrire dans un contexte qui le désisole.

Une fois la décision prise, dans le respect de la loi, en conscience et après un cheminement, alors il est important – pour tous les acteurs – que cet acte fasse advenir quelque chose qui le dépasse. Autrement dit, qu'à travers cet acte, chacun, le patient, le parent, le soignant, chacun se sente plus grand. Blessé peut-être, fragile certainement, mais plus grand.

Que chacun reste vivant... pour plus large que soi.

Gabriel Ringlet